

disjonction travail-emploi relève alors moins d'un processus d'émancipation qu'il ne s'apparente à une véritable forme moderne d'exploitation du travail salarié.

Serge Proust

Centre Max Weber, UMR 5283 CNRS – Université Lumière Lyon 2 – ENS de Lyon et Université
Jean Monnet de Saint-Etienne, 6, rue Basse des Rives, 42023 Saint Etienne cedex 2, France

Adresse e-mail : serge.proust@univ-st-etienne.fr

Disponible sur Internet le 17 juillet 2015

<http://dx.doi.org/10.1016/j.soctra.2015.06.010>

Le travail et ses dehors. Porosité des temps, pluralité des vies. Un débat sociologique, N. Amsellem. L'Harmattan, Paris (2013). 252 pp.

L'ouvrage que nous propose Norbert Amsellem, version remaniée d'une thèse soutenue en 2000 à l'EHESS sous la direction de Robert Castel, porte sur une grande question classique de la sociologie, celle des rapports entre les temps de travail et hors-travail dans les sociétés contemporaines. L'auteur fait l'hypothèse que ces deux moments de la vie sociale ne constituent plus deux univers étanches, comme dans la période de l'essor de la société salariale, mais qu'au contraire ils sont aujourd'hui de plus en plus mêlés. Les temps sociaux auraient perdu de leur netteté et il serait de plus en plus difficile, pour les travailleurs, de distinguer « le travail et ses dehors », de concilier vie professionnelle et vie privée. La thèse de l'ouvrage, clairement exposée dans la conclusion, s'inscrit ainsi dans une longue tradition critique qui place au cœur de ces dérèglements le système capitaliste, caractérisé dans sa phase actuelle par la « mise au travail de la vie elle-même » (p. 228).

Pour soutenir sa démonstration, N. Amsellem procède à un examen critique des principales théories sociologiques des temps sociaux. Mais il ne se contente pas d'en faire un exposé linéaire. Premièrement, il s'efforce de les faire dialoguer, en les analysant finement et en les mettant en perspective afin d'en pointer les divergences et les complémentarités. Deuxièmement, il les replace dans leur contexte historique de production, donnant ainsi à voir ce que les évolutions conceptuelles doivent aux transformations objectives et subjectives des cadres temporels de la vie sociale.

N. Amsellem s'intéresse d'abord aux recherches pionnières de Georges Friedmann (chapitre 1), premier sociologue à avoir étudié de manière systématique les rapports entre le travail rationalisé et le loisir, dès les années 1950 — poursuivant une voie qu'avait ouverte, dans un autre genre, Paul Lafargue en publiant en 1880 son célèbre *Droit à la paresse*. Sa thèse principale est celle du loisir « émancipateur », remplissant une double fonction de distraction et de compensation de la frustration découlant de l'impossibilité de réaliser l'ensemble de ses « potentialités humaines » au travail, qui plus est lorsque celui-ci est parcellisé (« en miettes ») comme il l'est dans l'organisation fordiste du travail, alors dominante. Mais G. Friedmann nuancera cette thèse au fil de sa carrière. D'une part, le temps libéré du travail (week-ends, repos, congés payés) n'est pas pour autant du temps libre, parce qu'il est en quelque sorte contaminé par le travail, qui déborde toujours de ses limites apparentes ; d'autre part, ces temps libérés ne sont pas toujours utilisés, pour de multiples raisons, à des fins d'émancipation et de réalisation de soi (l'auteur évoque les « comportements destructurants » et les « tendances régressives » des travailleurs). Dans les décennies suivantes, la poursuite de la réduction du temps de travail et

le développement de l'offre de loisirs incitent des chercheurs comme Joffre Dumazedier (chapitre 2) à faire des loisirs un objet sociologique à part entière. Pour lui, le loisir n'est pas une simple compensation du travail, au sens de G. Friedmann ; il occupe au contraire une triple fonction de délasserment, de divertissement et de développement. Poussant plus loin l'analyse, N. Amsellem montre que le loisir ne s'oppose pas seulement au travail mais qu'il s'inscrit dans un ensemble de contraintes sociales et qu'il existe de grandes disparités sociales dans l'utilisation du temps libre — ce que révèle par exemple très bien le développement de formes de « semi-loisir », comme le bricolage, qui concurrencent les activités plus récréatives, culturelles ou politiques.

N. Amsellem compare ensuite les modèles théoriques intégrant une réflexion sur le changement socio-historique de l'articulation des temps sociaux. Il s'agit d'abord, dans les années 1980, des travaux de Joffre Dumazedier encore mais aussi d'Harold Wilensky, Christian Lalive d'Épinay ou Gilles Pronovost (chapitre 3). Chacun à sa manière, ces auteurs ont interrogé le lien entre, d'une part, les rapports travail-loisir et, d'autre part, les transformations des sociétés industrielles et des formes d'organisation du travail (reposant sur le strict contrôle de la réalisation des tâches ou valorisant l'autonomie du travailleur). Il s'agit ensuite, dans les années 1990, des travaux de Roger Sue ; celui-ci, remplaçant la réflexion sur les temps sociaux dans une problématique plus large sur le changement social, estime que le temps social actuellement dominant se caractérise par une marginalisation du travail, quantitativement de plus en plus dominé par le temps libre (chapitre 4). L'avant-dernier chapitre consiste en une tentative de synthèse problématique, fondée sur ces lectures critiques ; l'auteur y évoque très brièvement deux enquêtes (pp. 147-153), l'une personnelle et l'autre collective, l'ayant conduit à prendre en considération la diversité des formes d'articulation des activités de travail/hors-travail et la grande hétérogénéité sociale des rapports vécus au temps. Le dernier chapitre, portant sur la décennie 2000, prolonge la réflexion sur « l'effacement des frontières » entre les temps sociaux. N. Amsellem s'appuie d'abord sur les études qui, dans un contexte de réformes du temps de travail et des politiques sociales, ont notamment montré un renforcement des difficultés de conciliation travail-famille. Pour finir, il intègre à la problématique le développement du « travail immatériel » et du « capitalisme cognitif » — tel qu'il a été analysé par André Gorz ou Toni Negri par exemple.

Même si le parti pris annoncé est celui de présenter un « débat sociologique », on aurait pu attendre que l'auteur mobilise davantage ses propres recherches empiriques pour nourrir sa réflexion. De même, certains travaux récents, comme ceux d'Hartmund Rosa par exemple, auraient mérité d'être plus longuement discutés. Mais en l'absence de bon manuel sur la question, l'ouvrage constitue une synthèse de travaux à la fois théoriques et empiriques utile aux étudiants comme aux chercheurs, tout en présentant l'intérêt d'être organisé autour d'une thèse forte, celle de la porosité croissante des temps sociaux.

Jérémy Sinigaglia

Sociétés, acteurs, gouvernement en Europe (SAGE), UMR 7363 CNRS – Université de Strasbourg, Maison interuniversitaire des sciences de l'homme-Alsace (MISHA), 5, allée du Général Rouvillois, CS 50008, 67083 Strasbourg Cedex, France
Adresse e-mail : jeremy.sinigaglia@unistra.fr

Disponible sur Internet le 17 juillet 2015